

Croyez-moi donc quand je vous assure que j'ai pris mon parti des injustices, que cet avancement que je désirais tant, parce que j'avais un motif pour le désirer, ne me touche plus maintenant, et ne prenez pas ma résignation pour de la colère, de l'amour-propre froissé et de la nostalgie. Je suis bien triste, c'est vrai, mais cette tristesse m'est bonne, car c'est à elle que je dois de m'élever au-dessus de tous les petits intérêts qui s'agitent autour de moi, et de ne considérer comme vraies en ce monde que les grandes affections, surtout celles de la famille.

C'est pourquoi, plus que jamais, je rapporte tout à vous, mon seul et unique désir étant de vous rejoindre.

Ne cherchez donc plus, à l'avenir, à épiloguer sur mes paroles, et à leur donner une fausse interprétation qui me fait de la peine.

H. L.

LV

Guadalajara, le 14 septembre 1864.

X
Depuis ma dernière lettre, j'ai continué à mener à Guadalajara la même triste vie. Heureusement pour moi, je pars dans trois jours pour les avant-postes où

j'aurai beaucoup à faire, ce qui me forcera à sortir de moi-même.

Je rejoins le commandant des avant-postes, le colonel Clinchant avec lequel je suis très lié : nous avons été capitaines ensemble en Crimée.

L'expédition du Sud, du côté de Colima, va se faire dans les premiers jours d'octobre.

Le colonel Clinchant commandera une colonne légère, sur la droite de la colonne principale commandée par le général Douay, et je serai son chef d'état-major.

D'ici au départ de l'expédition, je serai occupé à prendre des renseignements sur la position de l'ennemi, sur la nature du terrain et des routes, en un mot sur tout ce qui peut nous mener, sinon à prendre l'armée libérale, au moins à la joindre et à la battre.

Malgré tous nos efforts, je n'espère pas que nous arrivions à ce résultat, et je crois qu'aussitôt que nous nous mettrons en marche, toute cette armée s'enfuira et se dispersera comme une volée de pigeons pour *banditer* sur tout le pays.

De Guadalajara à Colima il n'y a que soixante-dix ou soixante-quinze lieues, de sorte que nous serons dans cette dernière ville vers la fin d'octobre. De là il nous faudra rayonner dans toutes les directions pour purger le plus possible le pays des brigands qui l'infestent. Mais il est certain que nous ne resterons pas dans les terres chaudes ; les ordres sont trop formels pour cela ; on essaiera de faire occuper Colima par les troupes mexicaines, mais je doute qu'on y réussisse.

Les Mexicains des plateaux craignent bien plus que nous le séjour des terres chaudes, et les désertions déjà si nombreuses à Guadalajara le seront encore plus à Colima.

Quand nous reviendrons de Colima, où irons-nous? Il y a maintenant contradiction dans tous les bruits qui circulent sur la Sonora et le Cinaloa; néanmoins mon opinion est que nous irons en Sonora.

On dit aussi que chez Maximilien et depuis son voyage il s'est produit un revirement complet en faveur de l'élément français. Il paraîtrait que plus éclairé sur la valeur de son peuple, il reconnaît maintenant qu'il ne peut faire le Mexique avec des Mexicains, et qu'il est décidé à user des moyens que la France a mis à sa disposition.

M. Budin reste à Mexico et est nommé chef des finances. Il aura pour l'éclairer et le seconder les employés français; il y a donc lieu de ce côté d'espérer quelque chose.

Il n'y a que l'armée pour laquelle on ne fasse rien encore, et pourtant c'est l'affaire la plus importante, la plus pressante, car ce n'est que l'armée qui peut donner la tranquillité nécessaire pour organiser l'administration et recueillir les impôts.

On peut me répondre, je le sais, que pour avoir une armée, il faut de l'argent, et que Maximilien n'en a pas; c'est dans ce cercle vicieux que l'on tourne toujours.

H. L.

LVI

Guadalajara, le 15 septembre 1864.

L'empereur Napoléon a écrit au général Douay en réponse à une communication que celui-ci avait faite à un ami de l'entourage des Tuileries.

Depuis longtemps le général Douay et le général en chef sont en contradiction sur les opérations du Mexique. Le général Douay trouve que les troupes françaises du corps expéditionnaire ne sont pas assez nombreuses, tandis que le général Bazaine veut renvoyer une partie de ces troupes.

Le renvoi de six mille hommes ne serait possible que si la légion belge et la légion autrichienne étaient arrivées. Or, d'après les journaux, elles ne sont pas encore formées.

Le général Douay est donc dans le vrai.

Dans sa lettre, l'Empereur recommande la concorde.

Tout à vous.

H. L.

LVII

Santa Anna, le 27 septembre 1864.

Les chemins sont tellement mauvais que le courrier de France qui arrive habituellement à Mexico le 14 ou le 15 n'est arrivé que le 23; ceci nous prouve que nous n'aurons pas nos lettres avant le 5 ou le 6 du mois prochain.

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, je suis parti pour les avant-postes le 17. J'y suis fort occupé, ce qui m'est très agréable; le temps passe ainsi plus vite, et diminue la distance qui me sépare de vous.

Avant-hier dimanche, nous avons appris par nos espions que Rojas, ce fameux chef de bandits, dont je vous ai déjà fait, je crois, la biographie, devait envahir Zacualco, petite ville qui est à sept lieues de nous.

Par le fait de sa position entre les avant-postes des deux partis, cette ville n'est occupée ni par nous, ni par les libéraux. Elle a voulu profiter de cette position de neutralité pour refuser de payer aux libéraux les impositions qu'ils réclament. Rojas devait venir pour la punir de ce refus.

Avisés de cette menace, nous partîmes à quatre heures du soir; n'ayant pas reçu en route de nou-

veaux rapports de nos espions, nous nous sommes arrêtés dans une plaine dénudée pour bivouaquer.

Toute la nuit nous avons été dévorés par les moustiques. Le matin, lorsque nous allions nous remettre en marche croyant être dupes d'un faux bruit, on nous prévient que Rojas va entrer dans la ville.

Immédiatement nous nous dirigeons sur Zacualco; mais malheureusement nous avons encore quatre lieues à faire, de sorte que lorsque nous y sommes arrivés, l'ennemi en était sorti depuis deux heures.

Espérant prendre son arrière-garde, je l'ai poursuivie pendant plus de quatre lieues avec un peloton de cavalerie, mais ils avaient trop d'avance sur nous, et je ne les ai pas même aperçus.

C'est un beau coup que nous avons manqué là, car c'eût été rendre un grand service au Mexique de fusiller comme un chien cet affreux Rojas.

Ayant été averti que nous arrivions, il n'a pu lever des contributions forcées, et n'a eu que le temps de prendre la fuite, bien qu'il fut deux fois plus nombreux que nous.

Avant son départ, il a fait tuer ses deux espions qui ne l'avaient pas suffisamment renseigné sur notre présence. Voilà les mœurs du pays. Pauvre Mexique, je doute qu'on puisse jamais en rien tirer.

En attendant, Maximilien fait une tournée dans son empire, avec une escorte considérable, bien entendu, pour ne pas être enlevé.

Il ferait bien mieux de produire quelque chose, de dessiner sa ligne de conduite, de ne pas aller des libéraux aux réactionnaires et réciproquement.

Notre première brigade rentre décidément.

Avec ce qui nous reste de troupes, nous allons faire des sillons en tous sens, mais nous n'organisons, nous n'établissons rien; nous courons comme des corneilles qui abattent des noix.

Si autrefois je pensais qu'on pouvait faire rentrer des troupes, ce n'était qu'à la condition que notre légion étrangère, les légions belge et autrichienne seraient arrivées; mais loin d'être sous la main, elles ne sont pas même organisées.

Je crains fort que le général Bazaine, avec son désir de faire plaisir immédiatement à l'empereur, n'ait à se repentir plus tard.

L'expédition de la Sonora a maintenant l'air de tomber dans l'eau. Nous n'aurons qu'à faire la campagne du Sud, qui ne demandera pas plus de deux mois, après quoi nous rentrerons à Guadalajara.

Alors dans le mois de janvier, je m'adresserai au colonel Osmont pour lui dire de tenir sa promesse de me faire rentrer. Si mes prévisions ne me trompent pas, je pourrai, je l'espère, m'embarquer le 15 mars ou le 15 avril. Puisseons-nous déjà être à cette époque.

En l'attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

H. L.

LVIII

Guadalajara, le 12 octobre 1864.

Vous allez encore avoir une déception lorsque vous saurez que les navires qui sont partis de Cherbourg ne sont que pour ramener les libérables et la première brigade de notre division. Cette brigade est reconstituée avec le 7^e de ligne et la légion étrangère qui n'étaient pas endivisionnés, de sorte que l'armée reste constituée comme elle l'était, en deux divisions.

Le général Bazaine, qui vient d'être nommé maréchal, cherchera naturellement à faire rentrer des troupes pour rentrer lui-même, et déposer le fardeau du Mexique sur les épaules d'un autre.

Mais le général Douay, qui voit la manœuvre, prend ses précautions, et laisse pressentir qu'il n'acceptera pas le commandement du corps expéditionnaire, si on diminue encore l'effectif.

Dans ma dernière lettre, je vous disais qu'il était probable que je ne rentrerais plus à Guadalajara avant le départ de l'expédition. Les pluies sont venues détruire mes prévisions. Pendant ces quinze derniers jours, il est tombé plus d'eau que pendant tout le reste de la saison des pluies. Les chemins étaient même devenus impraticables pour l'infanterie et la cavalerie.

Cependant il m'a fallu courir beaucoup; aller en reconnaissance tous les jours, et faire des quatorze et quinze lieues chaque fois.

Le but de ces reconnaissances était de suivre les mouvements commencés par l'ennemi, mouvements que les pluies avaient arrêtés court.

Ma pensée a toujours été que les libéraux n'avaient pas l'intention de nous attendre, et qu'ils voulaient fuir du côté du Michoacan, où il n'y a pas de troupes françaises, de façon à avoir ouverts devant eux le Guerrero et le Oajaca.

Là ils ont l'espace pour eux, tandis que s'ils s'étaient retirés du côté de l'ouest après avoir été battus par nous, il nous était facile de les poursuivre dans cet espace restreint.

L'avis que j'émettais après mes reconnaissances n'a pas prévalu, et on n'a rien fait pour s'opposer à ce mouvement des libéraux. Notre période de détachement touchant à son terme, nous sommes rentrés après avoir été relevés par d'autres troupes.

Depuis deux jours, les pluies ayant un peu cessé, les libéraux ont recommencé leurs mouvements, et cette fois, je crois bien qu'ils se retirent définitivement dans le Michoacan. Aucune mesure n'a été prise pour les en empêcher.

Depuis le 26 février que nous sommes à Guadalajara, nous n'avons rien tenté contre cette armée du Sud, et maintenant que nous paraissions décidés à aller la combattre, je crains fort que nous ne trouvions que le vide.

Du côté de Durango, il y a eu un combat magnifique : quatre cents Français ont attaqué quatre mille

cinq cents Mexicains ayant vingt pièces de canon et occupant une position formidable.

Les Français ont tout culbuté et pris toute l'artillerie; mais ce succès brillant a été chèrement acheté. Le pauvre colonel Martin, qui commandait là, a été tué au premier coup de canon.

Cette mort m'a beaucoup affecté, car je connaissais pour ainsi dire intimement le colonel qui était un homme bon, franc et loyal.

Les libéraux dans le Nord auront de la peine à se relever de ce coup.

Si nous étions assez heureux pour détruire l'armée du Sud, la question militaire contre les armées régulières serait pour ainsi dire terminée.

Je n'entends point par là que tout serait fini.

Non, il y a encore toutes les bandes armées qu'il faudrait poursuivre, et cela nous ne pourrions le faire qu'avec l'aide des habitants.

Mais le pays est loin d'être organisé, et il se passera encore bien du temps avant qu'il y ait un semblant d'organisation.

C'est là le point délicat de la question du Mexique.

Ainsi que je vous l'ai dit, je n'attendrai pas la solution, et au mois de février je demanderai à rentrer.

Je vous embrasse et vous charge de mes commissions auprès de chacun, car je n'ai le temps d'écrire à personne, pas même à M^{me} Cornu.

Tout à vous.

H. L.

LIX

Zacoalco, le 21 octobre 1864.

Ainsi que je vous l'annonçais dans ma lettre du 12, nous avons commencé l'expédition du Sud. Partis le 18 de Guadalajara, nous sommes arrivés hier soir à Zacoalco, et je suis logé dans la maison dont les libéraux ont assassiné le propriétaire lorsqu'ils sont venus dans cette ville le 26 du mois dernier.

Ce propriétaire, ainsi qu'on nous l'avait dit, était bien le chef de leurs espions, et lorsque les libéraux nous ont vus arriver de loin, ils ont cru qu'il les trahissait; c'est pourquoi ils l'ont tué en se sauvant.

Je crois vous avoir dit que je les avais poursuivis pendant plus de deux lieues.

Il paraît, d'après ce que m'a appris la veuve de la victime, que, craignant d'être atteints à un détour de la route, ils se sont jetés dans un pli de terrain sur la droite, et que là ils ont abandonné leurs chevaux pour gagner la montagne.

Tous les Indiens que j'ai rencontrés sur mon chemin ne m'ont pas renseigné, soit par peur, soit plutôt par ignorance, car ils avaient bien soin de ne pas tomber entre leurs mains.

Il paraît certain que je me suis arrêté avec mon peloton d'avant-garde dont les chevaux, du reste,

étaient rendus, à deux kilomètres du point où ils ont quitté la route.

Je croyais pouvoir vous écrire assez longuement, mais je suis prévenu que mes communications en arrière courent grand risque d'être coupées par les guerillas, et nous nous décidons à faire partir notre courrier de très bonne heure, car si nous attendions encore deux étapes, il aurait toutes les chances possibles d'être enlevé.

D'un autre côté, j'espérais avoir toute ma journée à moi; mais je n'ai que le temps de déjeuner, et d'aller en reconnaissance pour tâcher de trouver un chemin sur le revers de la montagne, attendu que la voie ordinaire qui est dans le fond de la plainè est impraticable; il y a plus de soixante centimètres d'une boue épaisse d'où les chevaux et les voitures ne peuvent sortir.

Je crois fort que l'ennemi nous échappera; il se concentre à Zapotlan et va filer à l'est, de façon à avoir devant lui l'espace immense du Michoacan, du Guerrero et du Oajaca.

Peut-être les mouvements de troupes combinés par le général Douay pourront-ils l'arrêter. En tous cas, vous pouvez être sûrs que nous ne courrons aucun danger, car l'ennemi se sauvera ou se rendra. Il ne se défendra pas.

Ma santé est excellente.

Le général me témoigne une très grande considération, et me donne en toute circonstance des preuves de son bon vouloir à mon égard.

Tout à vous.

H. L.

LX

Tonila, le 3 novembre 1864.

Je ne vous écris que quelques mots pour vous rassurer sur mon compte et vous dire que ma santé se maintient excellente. Je vous avertis aussi que nous allons nous lancer dans l'Ouest, et qu'il y a tout à parier que d'ici à un mois, et probablement plus, nous ne pourrons pas envoyer de courriers à Guadalajara.

Ne vous inquiétez donc pas si vous ne recevez pas de lettres. Vous saurez aussi que je suis le seul officier de Metz dans notre colonne. Le commandant Brincourt et le jeune Lallemand sont maintenant à Durango où leurs communications sont assurées; par conséquent, leur courrier n'a rien de commun avec le nôtre.

Je voudrais vous donner des détails sur notre expédition; mais le temps me manque, et je dois forcément être très laconique.

Toutes mes prévisions à l'égard de l'ennemi se sont réalisées; il a fui honteusement, selon son habitude.

Vous savez, ou plutôt vous ne savez pas, que la route de Colima à Guadalajara est coupée à peu près aux deux tiers de son parcours, venant de Guada-

lajara, par des barrancas, qui ont de six à sept cents mètres de profondeur, et dont les parois sont à pic.

Là, sur un parcours de sept à huit lieues, la route carrossable se change en un sentier de chèvres.

Les libéraux nous attendaient derrière cette position formidable, dans la pensée que nous allions les attaquer de front.

Nous avons en effet envoyé vers eux une petite colonne, pendant qu'avec le gros de nos forces et de l'artillerie de montagne, nous les tournions par un grand détour sur notre gauche.

Ce mouvement tournant, à travers des montagnes où on ne se serait jamais imaginé qu'une armée pût passer, a été très fatigant. Nous avons perdu une trentaine de mulets qui sont tombés dans des ravins où ils se sont tués, déchirés en lambeaux par les rochers.

Nous avons aussi été obligés de passer la grande rivière de Tamazula, qui se jette à la mer au sud-est de Colima.

Cette rivière, dont les berges ont plus de deux cents mètres de hauteur, a cinquante mètres de large, un mètre vingt de profondeur avec un courant très rapide.

Le passage à gué a été très long et très difficile, et, contre toutes nos prévisions, s'est effectué sans autre accident que quelques mulets entraînés par le courant avec leurs charges.

Le surlendemain de ce passage, nous arrivions sur le derrière des barrancas, à Tonila, petite ville à huit lieues au nord de Colima, sur la route de Guadalajara.

Là, il nous a fallu donner la journée d'aujourd'hui

comme repos à la colonne, attendu que bêtes et hommes sont sur les dents.

Du reste, nous pouvons perdre un jour sans inconvénient, car l'ennemi, aussitôt qu'il a su notre mouvement tournant, a quitté ses positions, abandonnant toute son artillerie, pour se retirer vers l'ouest, du côté d'Autlan.

Sa retraite a été une véritable débandade. Dans sa première journée de marche il a eu deux mille déserteurs, et il paraît que les désertions continuent dans la même proportion.

Évidemment cette armée va se dissoudre d'elle-même, et les chefs vont aller s'embarquer sur un point quelconque de la côte, avec le fruit de leurs rapines.

Demain nous partons pour Colima où nous arriverons le même jour avec la cavalerie. Nous y attendrons l'infanterie et le convoi d'administration qui y arriveront le surlendemain; alors nous nous mettrons à la poursuite des débris de l'armée libérale.

Nous aurons à purger des bandits tout le triangle compris entre la route de Guadalajara à Colima d'une part, la mer et le Rio Grande qui a son embouchure au nord de Tépïc.

Cette seconde partie de l'expédition sera aussi très fatigante, et durera cinq ou six semaines au moins.

Le pays, ainsi débarrassé de l'armée ennemie, pourra être gardé par les troupes mexicaines, et nous rentrerons à Guadalajara, où nous espérons être vers le 1^{er} janvier.

H. L.

LXI

Sayula, le 25 novembre 1864.

Ma dernière lettre, autant que je me le rappelle, était datée de Tonila où nous étions arrivés après le départ des libéraux qui s'étaient dirigés vers l'ouest, en passant par les pentes sud du volcan de Colima.

Comme notre ligne, depuis Guadalajara, était gardée, et que nous supposions leur avoir ainsi fermé la route du Michoacan, nous n'avions plus à nous presser.

Aussi, après un repos de deux jours à Tonila, nous nous sommes remis en route pour Colima, où nous sommes arrivés après deux étapes.

Colima est en pleine terre chaude; il y fait une chaleur étouffante, et on y est dévoré par les moustiques et autres insectes qui ne vous laissent pas une minute de repos.

C'est, du reste, une assez vilaine ville pour une capitale d'État. Ses habitants, presque tous Allemands, faisaient des affaires avec les libéraux. Le gouverneur, Julio Garcia, avant de quitter Colima, lors de notre arrivée, a frappé la population d'une contribution de cinquante mille piastres. Malgré cela, nous avons été reçus assez froidement.

Après un arrêt d'un jour à Colima, nous avons

repris notre marche à travers la montagne, pour nous porter du côté où nous supposons que se trouvaient Arteaga et son armée.

Je vous parlais, dans ma dernière lettre, des chemins que nous avons suivis pour tourner les barrancas, et je vous les dépeignais comme des plus mauvais. Mais alors je n'avais pas vu le pied sud du volcan de Colima. Nous en sommes à nous demander comment nous avons pu passer à travers ces précipices, ces rochers et ces torrents.

Au milieu de ce chaos inhabité, impossible d'avoir le moindre renseignement sur l'ennemi.

Enfin, nous arrivons au commencement de la riche vallée d'Autlan, et nous apprenons qu'Arteaga n'est qu'à deux jours de marche de nous, et que son intention est de se retirer dans l'inextricable montagne de Mascate, située entre Colima et l'embouchure du Rio Grande.

Nous prenons cette direction, et après une marche très fatigante, où nous soutenait l'espoir de joindre l'ennemi dans quelques jours, nous apprenons tout à coup qu'Arteaga, par une marche hardie et rapide, a passé sur notre flanc droit, à quatre lieues de nous, de l'autre côté d'un pâté de montagnes infranchissables, et qu'il descend dans la vallée de Guadalajara.

Aussitôt nous faisons un mouvement à droite; nous marchons jour et nuit, et Dieu sait par quels chemins. Enfin nous débouchons à notre tour dans la vallée de Guadalajara, pour apprendre la triste nouvelle qu'Arteaga a rompu notre ligne, et qu'il a quinze lieues d'avance sur nous.

Nous continuons la poursuite, mais alors sur

trois petites colonnes lancées dans des directions différentes.

L'ennemi se dirigeait vers le bord sud de la grande lagune de Chapala, pour de là gagner le Michoacan.

Celle de nos colonnes qui en était le plus près et le mieux renseignée sur son itinéraire, rencontra un chef de bande allié, bien familier avec tous les sentiers de la montagne.

Guidée par lui, elle réussit à gagner un jour.

Enfin le 22 au soir, cette petite colonne, forte de deux cent cinquante fantassins, cent cavaliers et deux pièces de montagne, se trouva en présence d'Arteaga, fort encore de trois mille hommes et de dix-huit pièces de montagne.

L'ennemi pris entre la lagune et la montagne, ne pouvait fuir.

Le combat s'engagea tout de suite, et notre petite colonne remporta un succès complet. Trois généraux mexicains ont été tués avec trois ou quatre cents hommes.

Toute leur artillerie est prise; on dit qu'Arteaga est mort de ses blessures dans un rancho.

En un mot, nous avons tout le matériel de cette armée qui est détruite à tout jamais.

Nous n'étions pas avec cette petite colonne; nous étions plus au sud pour couper les libéraux, dans le cas où ils auraient regagné la route de Morelia, de sorte que nous ne connaissons pas bien tous les détails de ce combat; cependant nous savons que nous n'avons eu que cinq tués, dont un officier, et quinze blessés.

Demain nous aurons de plus amples renseignements.

Le quartier général du général Douay est changé; il est porté de Guadalajara à Morelia, ce qui nous rapproche de Mexico, et par conséquent de la France.

Mais avant de nous rendre à Morelia, nous avons encore bien de la besogne à terminer de ce côté.

Nous avons déjà fait, dans notre poursuite, tout le tour du volcan de Colima (150 à 160 lieues); il faut que nous purgions tout le pâté de Mascate de la bande de Rojas.

Nous allons lui faire une guerre sans merci avec une foule de petites colonnes concentriques.

Ce bandit de Rojas a une fortune incalculable.

Dans toutes les haciendas du pays, il force le propriétaire à recevoir mille ou deux mille têtes de bétail qui sont nourris sur les pâturages de la ferme.

Ce bétail, qu'il a volé ailleurs, se multiplie et double de nombre au bout de deux ou trois ans; il force alors les villages et les villes à le lui acheter, puis il le vole de nouveau.

Nous savons tout cela; nous allons lui enlever tous ses troupeaux et nous transformer ainsi en *vaqueros* ou bergers.

Il est à espérer que si nous ne pouvons prendre nous-mêmes Rojas et ses associés, ils nous seront livrés par les habitants, quand ils verront qu'il n'y a plus de danger de le voir reprendre le dessus sur nous.

La terreur que le nom seul de cet homme inspire à toutes les populations est vraiment incroyable.

Néanmoins, il se produit parmi les Indiens un mouvement qui nous donne beaucoup à espérer.

La vue de notre petit nombre, la manière dont l'ennemi fuit devant nous, inspirent aux Indiens un grand mépris pour les libéraux, et semblent leur donner du cœur au ventre.

De tous côtés, ils nous demandent des armes, et maintenant que nous avons détruit l'armée avec tous ses moyens, il est possible que les habitants fassent la police de leur territoire et parviennent à exterminer le reste des bandes.

H. L.

LXII

Zacoalco, le 12 décembre 1864.

Rentrés à Zacoalco depuis deux jours, nous étions en train de nous reposer, de nous ravitailler et de réorganiser nos colonnes pour partir de nouveau. Nous comptions encore avoir à nous trois ou quatre jours, et, dans cette perspective, je voulais mettre toute ma correspondance au courant.

J'avais commencé pour M^{me} Cornu une longue lettre dans laquelle je lui racontais toute notre campagne et lui faisais le tableau *pas gai du tout* du Mexique actuel, lorsqu'est arrivé l'ordre du général en chef de partir immédiatement pour Morelia.